
Marie Bridonneau

Lalibela, une ville éthiopienne dans la mondialisation

Recompositions d'un espace sacré, patrimonial et touristique



KARTHALA

Cette recherche questionne les recompositions spatiales, sociales et politiques qui animent l'Éthiopie contemporaine à travers l'étude d'une petite ville sacrée, patrimoniale et touristique : Lalibela. Les églises de cette ville sont inscrites sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco, contribuant ainsi à l'amarrer à l'espace mondial.

Dans cet ouvrage, l'espace est analysé dans le cadre particulier du *resettlement*, c'est-à-dire au cœur d'un temps particulier, celui de l'éviction des habitants installés autour de ces églises et de leur réinstallation en périphérie de la ville. L'analyse de la légitimation et de la mise en œuvre du *resettlement* met en évidence le poids de la puissance publique et celui de différents acteurs internationaux dans la réorganisation de l'espace local.

En insistant sur d'autres espaces et d'autres temps particuliers de célébrations religieuses, de fêtes culturelles ou de consultations publiques, il apparaît que Lalibela est une cité où les acteurs internationaux et les Éthiopiens particulièrement liés à l'espace mondialisé impulsent une ouverture au monde. Parallèlement, l'internationalisation de Lalibela se construit localement. Elle s'établit dans des paysages et de nouvelles formes spatiales élaborées avec le souci de renforcer l'attractivité touristique.

C'est dans ce cadre que certains citoyens créent un nouveau rapport au monde et tirent profit de la possibilité d'interaction avec l'étranger offerte par l'activité touristique. Parallèlement à cette évolution, l'espace politique éthiopien se maintient et reste prégnant dans les dynamiques locales. Cet ouvrage montre plus généralement qu'à Lalibela les recompositions spatiales, sociales et politiques correspondent à une relation triangulaire entre l'espace social local, les pratiques de l'État éthiopien et de l'Église, et les logiques des acteurs mondialisés.

Marie Bridonneau est géographe, maître de conférences à l'université Paris Ouest Nanterre La Défense. Elle est membre de l'UMR Lavue-laboratoire Mosaïques.

**LALIBELA,
UNE VILLE ÉTHIOPIENNE DANS LA MONDIALISATION**

KARTHALA sur internet:
www.karthala.com
(paiement sécurisé)

Couverture : Église de Beta Maryam à Lalibela lors du pèlerinage de Noël,
janvier 2011 (photographie de l'auteur).

© Éditions Karthala, 2014
ISBN : 978-2-8111-1143-4

Marie Bridonneau

Lalibela, une ville éthiopienne dans la mondialisation

Recompositions d'un espace sacré,
patrimonial et touristique

**Éditions Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

Publié avec le soutien de l'UMR LAVUE
et du Conseil Scientifique
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense

À Kidane.

Merci à Philippe Gervais-Lambony et Sabine Planel de m'avoir accompagnée dans la recherche qui aboutit dans cet ouvrage. Merci aussi à Bernard Calas, Alain Dubresson, Alula Pankhurst et Vincent Veschambre de m'avoir aidée à faire évoluer mon travail de thèse. Merci également à mes parents, amis et collègues de toujours me soutenir, de mille et une façons. Et surtout, merci aux habitants de Lalibela d'avoir rendu mes séjours en Éthiopie si riches et parfois si compliqués.

Sommaire

Remarques	9
Introduction	11
Chapitre 1	
Lalibela, une petite ville... du Patrimoine mondial	29
Chapitre 2	
L'espace social de Lalibela	59
Chapitre 3	
Le <i>resettlement</i> de Lalibela, un programme multiscalair	99
Chapitre 4	
Le <i>resettlement</i>, une « destruction créatrice » des espaces de Lalibela.....	151
Chapitre 5	
L'État et l'Église à Lalibela : le contrôle de l'espace social	197
Chapitre 6	
L'internationalisation de Lalibela	229
Conclusion	279
Bibliographie et sources écrites	285
Les tableaux, encadrés et figures	305

Remarques

À propos de l'amharique

L'amharique est à la fois l'ancienne langue officielle d'Éthiopie et l'actuelle langue de travail de la République démocratique fédérale d'Éthiopie. Elle est en outre la langue parlée par les habitants de Lalibela. Par conséquent, certains termes amhariques sont utilisés dans cet ouvrage. Par souci de clarté, ils sont transcrits dans l'alphabet latin, essentiellement à partir des transcriptions proposées dans l'*Amharic-English Dictionary* de T. Leiper Kane.

À propos des noms éthiopiens

Les Éthiopiens ne sont pas nommés par un prénom et un nom de famille mais par le nom qui leur a été donné à la naissance (ex.: Elias), puis par le nom de leur père (ex.: Yitbarek) et enfin par le nom de leur grand-père (ex.: Alemayehu). Il arrive que les auteurs éthiopiens, dans les revues internationales par exemple, soient cités par le nom de leur père, voire de leur grand-père, alors assimilé à un nom de famille (ex.: Alemayehu E.). Dans d'autres cas, ces auteurs sont référencés par leur premier nom, ce qui est fidèle aux pratiques éthiopiennes (ex.: Elias). Pour éviter les confusions, les auteurs éthiopiens sont cités dans ce texte par leur nom et par le nom de leur père (Ex.: Elias Yitbarek). Enfin, lorsque l'auteur utilise le nom de son grand-père dans ses travaux et publications, nous le ferons également figurer (ex.: Elias Yitbarek Alemayehu).

Le birr

Le *birr* est la monnaie éthiopienne. En octobre 2014, un *euro* équivalait environ à 25 *birr* éthiopiens. Quelques ordres de grandeur peuvent être utiles pour appréhender les montants évoqués dans cet ouvrage. Le salaire d'un jeune enseignant du secondaire est compris entre 1 000 et 1 500 *birr* nets d'impôts. Une femme de ménage employée dans un hôtel de Lalibela est payée environ 200 *birr* par mois. Un aller Lalibela-Addis Abeba en autocar coûte environ 200 *birr*. En 2013, lors des fêtes de Pâques, sur le marché de Lalibela, on pouvait acquérir un mouton à partir de 700 *birr*.

À propos des habitants de Lalibela

Plusieurs centaines d'habitants de Lalibela ont été rencontrés pour réaliser le travail de terrain qui constitue le principal matériau de recherche présenté dans cet ouvrage. Ces rencontres ont eu lieu dans le cadre d'entretiens formels ou de pratiques d'observation participante. Dans le souci de respecter au mieux leur vie privée et la confiance qu'ils nous ont accordée, nous avons parfois fait le choix de changer leur nom pour citer leur propos ou les évoquer personnellement.

Introduction

Certains arrivent à pied. Ils empruntent les chemins et sentiers qui sillonnent les campagnes du Lasta environnant et relient les hameaux à la petite ville. Ces paysans viennent à Lalibela pour s'instruire, aller au marché, se soigner, recevoir une ration d'aide alimentaire. Lalibela est une petite ville située à un peu plus de 2 600 mètres d'altitude, établie au cœur d'un relief accidenté, composé de monts aux pentes escarpées et de plateaux disséqués. Certains arrivent des hautes terres de Degosay ou d'Abuna Yosef, lieux perchés à plus de 3 000 mètres, tandis que d'autres marchent depuis les basses terres de Shumsheha et les vallées. Autour de Lalibela, les altitudes et les reliefs sont très variables mais partout les possibilités d'irrigation sont minces et le recours à l'aide alimentaire est permanent. L'activité rurale consiste presque exclusivement en une agriculture pluviale de subsistance, associée à de l'élevage extensif, pratiquée sur de petites parcelles, parfois très pentues. Quelques plantations d'eucalyptus fournissent du bois de chauffage et de construction.

D'autres arrivent en voiture ou en autocar. Pour rejoindre Lalibela, les véhicules roulent sur la piste de terre battue qui relie la ville à Gashena. À 64 km au sud de Lalibela, Gashena est un village-carrefour composé de quelques maisons, de plusieurs cafés et restaurants, et d'une station-service. Surtout, Gashena est traversée par une route asphaltée. Qu'on emprunte cette route vers l'ouest ou vers l'est, on peut rejoindre Addis Abeba, capitale et métropole multimillionnaire, via les villes secondaires de Bahir Dar ou de Dessié. C'est ainsi que Lalibela s'inscrit dans le réseau urbain éthiopien. Quelques autobus et minibus quotidiens, des véhicules de tourisme empruntent cette route reliant Lalibela à l'Éthiopie. Une autre piste part de Lalibela et rejoint, à une centaine de kilomètres au nord, la ville de Sekota. Cette route est parcourue par les voitures de touristes qui s'arrêtent, le temps d'une visite, à l'église de Yemrehana Christos, située à une quarantaine de kilomètres au nord de Lalibela. Deux ou trois autobus hebdomadaires assurent la desserte de Sekota depuis Lalibela. Quelques véhicules gouvernementaux et d'ONG complètent le trafic sur cette route.

Enfin, il y a ceux qui arrivent en avion. Ils arrivent d'Addis Abeba ou de l'une des escales de la route touristique établie par la compagnie aérienne nationale dans le nord du pays. Ces voyageurs sont surtout des touristes et des individus aisés, quelques chefs d'entreprises par exemple. Les vols quotidiens assurés par *Ethiopian Airlines* connectent Lalibela à la capitale et au réseau touristique éthiopien en quelques heures. Ils articulent ainsi Lalibela au monde en réduisant considérablement les distances.

L'aéroport est situé en contrebas de Lalibela, à proximité du village de Shumsheha. Un tronçon de route asphaltée d'une vingtaine de kilomètres relie la petite ville à l'aéroport. Dans le minibus qui le mène à la ville, le visiteur voit défiler les champs de terres caillouteuses, des petites maisons rondes à toit de chaume, le village de Nakutolaab, des panneaux publicitaires lui souhaitant la bienvenue. Le véhicule longe une zone de réinstallation accueillant des habitants évincés du centre-ville, un garage, des zones résidentielles récemment établies, le lycée et ses nouveaux bâtiments, la gare des bus, des petites boutiques, puis rejoint soit le centre-ville, soit le quartier de Geterge qui concentre de nombreux hôtels. Le matin, seuls les minibus qui transportent les touristes parcourent cette route. Deux ou trois autocars arriveront dans la journée et s'arrêteront à la station de bus. Les autres usagers de cette route, c'est-à-dire les étudiants, les paysans, les enseignants, marchent. Mais depuis 2013, quelques taxis collectifs, transportent les habitants qui en ont les moyens entre les périphéries et le centre de la ville.

Figure 1. *Lalibela et ses environs*



Celui qui arrive un matin à Lalibela en marchant est peut-être parti la veille de la montagne d'Abuna Yosef, un autre qui arrive en roulant a peut-être quitté hier Addis Abeba, Dessié ou Bahir Dar. Enfin, celui qui arrive en avion était peut-être, hier ou avant-hier, à Paris, Francfort ou Bruxelles. Les distances se brouillent dans un monde contemporain caractérisé par la « compression de l'espace-temps¹ ». Il y a « *des durées* » et « *des distances* »². Les durées de la mobilité, ou les distances temporelles, dépendent du moyen de transport utilisé, de la capacité à en assumer les coûts, des moyens et des fins du voyage.

Les environs de Lalibela constituent une des marges oubliées du monde, à l'écart des flux de capitaux et d'informations qui organisent le système mondial contemporain. Pourtant, grâce à un complexe d'églises creusées dans la roche à l'époque médiévale, Lalibela est un petit centre du monde, un point sur la carte des sites du patrimoine mondial de l'Unesco. Quelques dizaines de milliers de touristes venus d'Europe ou d'Amérique du Nord visitent chaque année ces églises qui constituent en outre un lieu important de pèlerinage pour les Chrétiens orthodoxes d'Éthiopie. Petite ville, Lalibela est aussi un espace patrimonial, touristique et sacré.

Ces quatre composantes forment les ancrages initiaux de cette recherche géographique, issue d'un travail de thèse réalisé entre 2009 et 2012. En effet, Lalibela est une petite ville d'Éthiopie et d'Afrique. Comme ailleurs en Afrique³, elle assume le rôle de relais du pouvoir de l'État. Les promotions administratives, puis les politiques de décentralisation et les récentes réformes de gestion des espaces urbains lui ont permis de bénéficier de nouveaux équipements et infrastructures. En tant que petite ville, elle est aussi au cœur des relations qui se nouent entre villes et campagnes. En ce sens, Lalibela peut être envisagée comme un de ces espaces clés de l'articulation entre espaces ruraux et espaces urbains, voire comme un moteur de développement rural, à l'instar de ce qui a été établi dans d'autres contextes africains et des Suds⁴. Au-delà, la dimension sacrée de cette petite ville complexifie le questionnement puisqu'elle est un « haut lieu » de l'Éthiopie chrétienne orthodoxe, c'est-à-dire non seulement « un point de l'espace auquel on reconnaît un caractère sacré » mais aussi « un lieu qui exprime symboliquement, au travers de ses représentations et de ses usages, un système de valeurs collectives »⁵. En outre, le caractère exceptionnel attribué à ces églises fait de Lalibela une petite ville patrimoniale et touristique. « Couple de la mondialisation⁶ », le tourisme et le patrimoine positionnent Lalibela dans le monde contemporain. Les différentes

1. Harvey, 1989.

2. Lévy, 2003a : 268.

3. Giraut, 1999.

4. Cf. Baker, 1990a ; Bertrand, Dubresson, 1997 ; Chaléard, Dubresson, 1999 ; Giraut, 1994, 1999.

5. Debarbieux, 2003 : 448.

6. Lazzarotti, 2000 : 16.

composantes de cet espace le projettent au-delà de ses « seules dimensions locales⁷ ».

À la croisée de ces ancrages urbain, patrimonial, touristique et sacré existe un espace, c'est-à-dire « une réalité complexe⁸ ». Dans cette perspective, cet ouvrage questionne des espaces et des temps pluriels⁹ au sein desquels la ville existe et se recompose. Cette recherche a en effet été nourrie par plusieurs définitions de l'espace. Henri Lefebvre propose une théorie qui s'articule autour du processus de « production de l'espace ». Il envisage une triplicité de l'espace social résidant dans la « pratique spatiale », « les représentations de l'espace » et les « espaces de représentation » :

« La pratique spatiale d'une société secrète son espace ; elle le pose et le suppose, dans une interaction dialectique : elle le produit lentement et sûrement en le dominant et en se l'appropriant [...]. Les représentations de l'espace, c'est-à-dire l'espace conçu, celui des savants, des planificateurs, des urbanistes, des technocrates « découpeurs » et « agenceurs » [...]. C'est l'espace dominant dans une société (un mode de production). [...] Les espaces de représentation, c'est-à-dire l'espace vécu à travers les images et symboles qui l'accompagnent, donc espace des « habitants », des « usagers », mais aussi de certains artistes et peut-être de ceux qui décrivent et croient seulement décrire : les écrivains, les philosophes »¹⁰.

David Harvey propose quant à lui, en 1973, une division tripartite de l'espace, distinguant espace absolu, espace relatif et espace relationnel :

« Si nous concevons l'espace comme absolu, il devient une “chose en soi” douée d'une existence indépendante de la matière. [...] La conception de l'espace relatif doit se comprendre comme relation entre objets, qui existe du fait même que des objets existent et sont en rapport entre eux. Il y a une autre manière de percevoir l'espace comme relatif et que j'ai choisi d'appeler “espace relationnel” [...], comme contenu dans des objets, au sens où un objet ne peut être considéré comme existant que dans la mesure où il contient et représente en son sein des relations avec d'autres objets »¹¹.

Précisant cette définition, David Harvey explique que l'espace absolu est un espace fixe : c'est une « grille préexistante et immobile », l'espace de « toutes les variantes de cartographies cadastrales »¹². Cet espace absolu se traduit socialement : c'est alors l'espace de la propriété privée et

7. Bertrand, Dubresson, 1997 : 12.

8. Di Méo, Buléon, 2005 : 22.

9. Cf. Harvey, 1973 ; Lefebvre, 2000 [1974] ; Roncayolo, 2002.

10. Lefebvre, 2000 [1974] : 48-49.

11. Harvey, 1973 : 13. Pour la traduction, cf. Harvey, 2010 : 53 (traduction de Razmig Keuchyan).

12. Harvey, 2010 : 55.

d'autres entités territoriales (comme les États, les unités administratives). Ensuite, l'espace relatif serait l'espace relativisé par le temps : l'espace-temps. Enfin, l'espace relationnel est appréhendé de la façon suivante : « un événement ou une chose situés à un point dans l'espace ne peuvent être compris par simple référence à ce qui existe à ce point. Il dépend de tout ce qui se passe aux alentours »¹³. David Harvey insiste sur la nécessité d'envisager la tension dialectique entre ces trois conceptions et de penser aux interactions qui s'établissent entre l'espace absolu, l'espace relatif et l'espace relationnel. Il affirme qu'un espace est à la fois absolu, relatif et relationnel¹⁴.

La géographie sociale française partage cette idée d'un espace complexe et pluriel. Ainsi, Guy Di Méo et Pascal Buléon définissent « les espaces de la géographie sociale »¹⁵. Ils distinguent trois champs spatiaux majeurs, trois conceptions désignant un même espace : l'espace du monde vécu, l'espace géographique cartésien et l'espace social. L'espace du monde vécu serait ainsi l'espace d'une expérience du monde sensible et de l'expérimentation sociale. L'espace géographique cartésien serait l'espace matériel et pourrait se rapprocher, en partie, de l'espace absolu envisagé par David Harvey. L'espace social est enfin entendu « au sens d'une stricte production, tant matérielle que symbolique, idéologique ou idéelle des sociétés »¹⁶.

Ces trois propositions de définition participent d'une réflexion théorique sur l'espace menée en géographie et, de manière plus générale, en sciences sociales. Ces définitions n'utilisent pas les mêmes critères de division dans et entre les espaces. Cependant, on observe des superpositions partielles, voire des dialogues et des rencontres entre les différentes propositions. David Harvey combine par exemple sa proposition de 1973 d'une division tripartite de l'espace à celle d'Henri Lefebvre afin d'enrichir son approche¹⁷. N'engageant pas une réflexion théorique sur le concept d'espace, notre recherche est cependant attachée à une conception complexe et plurielle d'un « espace social¹⁸ » dans lequel se rencontrent et se confrontent « le perçu, le conçu, le vécu¹⁹ ».

Dans cet ouvrage, Lalibela est envisagée comme un espace à la fois conçu, représenté et pratiqué afin de rendre compte de ses dynamiques et de ses recompositions. Dans cette perspective, les dimensions patrimoniale, touristique et urbaine constituent les points d'ancrage premiers de la recherche. L'ambition initiale d'analyser les enjeux et impacts de la patrimonialisation à Lalibela s'est en effet rapidement doublée d'une réflexion sur le tourisme. Générée par la reconnaissance patrimoniale internatio-

13. Harvey, 2010 : 58.

14. *Ibid.* : 60.

15. Di Méo, Buléon, 2005 : 22.

16. *Ibid.* : 25.

17. Harvey, 2010.

18. Di Méo, Buléon, 2005.

19. Lefebvre, 2000 [1974] : 49.

nale, l'activité touristique à Lalibela ouvre alors des questionnements sur le développement et les recompositions sociales, mais aussi sur l'émergence de la ville. En effet, le tourisme est « constitutif d'urbanité²⁰ » dans la mesure où il suppose des équipements, des infrastructures mais aussi une rencontre avec l'étranger et donc une altérité dans l'espace qui participe à la « diversité maximale²¹ » de la ville. Lalibela est ici appréhendée comme une petite ville au sens d'un de ces « lieux singuliers caractérisés par des pratiques citadines originales que favorisent, voire génèrent, les proximités de tous types inhérentes aux tissus urbanisés de taille réduite²² ». Ces dimensions plurielles de Lalibela nous prémunissent d'un regard qui tendrait à envisager cette ville et l'Éthiopie comme un terrain de recherche exceptionnel dans le contexte africain et des Suds.

Cependant, « l'Éthiopie » demeure un espace culturel et politique particulier. En effet, selon Sabine Planel, « parmi les nombreux registres de signification du terme "éthiopien", deux sont à distinguer particulièrement : l'espace et le gouvernement²³ ». À défaut d'une « culture politique éthiopienne » fondée sur la hiérarchie et l'autorité²⁴, il existe *a minima* des pratiques politiques et du pouvoir qui irriguent tous les domaines de la vie sociale en Éthiopie. En outre, depuis le milieu des années 2000, le pays semble s'inscrire dans une « situation thermidorienne²⁵ ». Jean-François Bayart a ainsi mis au point ce cadre analytique qui permet de comprendre les « situations » contemporaines que connaissent les États ayant expérimenté un épisode révolutionnaire auquel a succédé un moment socialiste et s'adaptant aujourd'hui au contexte de globalisation néolibérale en libéralisant leur économie. Construisant ce cadre à partir du cas cambodgien, Jean-François Bayart se veut attentif aux particularités contextuelles mais inscrit l'Éthiopie dans les pays qui relèvent « peu ou prou » de ce modèle²⁶. Emanuele Fantini a interrogé les réalités de la « situation thermidorienne » en Éthiopie. Il a alors mis en évidence l'ambiguïté qui caractérise cette « situation », entre « résilience autoritaire » de l'État et perméabilité au modèle global de « *good governance* »²⁷.

L'espace de Lalibela se transforme ainsi au gré des mouvements accélérés de mondialisation dans lesquels ses dimensions patrimoniales et touristiques l'entraînent sans que jamais l'espace politique éthiopien ne soit disqualifié. Dans le cadre de notre travail de thèse, la monographie a été choisie comme cadre d'analyse des recompositions spatiales, sociales et politiques qu'expérimente Lalibela. La monographie pâtit d'une image désuète. Empirique et régionale, elle est un exercice de la géographie clas-

20. Lussault, Stock, 2007 : 242.

21. Lévy, 2003c : 988.

22. Bertrand, Dubresson, 1997 : 12.

23. Planel, 2008 : 24.

24. Tronvoll, Vaughan, 2003.

25. Bayart, 2008.

26. *Ibid.* : 6.

27. Fantini, 2008.

sique française. Elle renvoie à des tableaux élégants mais trop peu problématisés. La monographie correspond aussi à un terrain pratiqué par le géographe. D'ailleurs, « travailler un lieu comme terrain, c'est [...], pour bien des commentateurs, se situer dans une monographie, dans l'empirisme, pour le pire et le meilleur, dans la spécificité de la localité, [...] son unicité »²⁸. Ces dernières années, on lui a souvent préféré les approches comparatives²⁹. La comparaison consiste parfois en la confrontation d'un terrain principal « au regard » d'un terrain secondaire³⁰. La comparaison serait ainsi « une façon de penser sans jamais oublier que le lieu étudié n'en est qu'un parmi d'autres et que c'est aussi du regard sur les autres que jaillissent les meilleurs questionnements »³¹. La comparaison ouvrirait la voie à l'établissement de généralités, voire à des propositions théoriques. Pour autant, il existe certaines formes de monographie, ouvertes aux autres espaces et dépassant l'exceptionnalité du lieu, qui peuvent être tout aussi intéressantes que les approches comparatives. Il existerait ainsi une « monographie multiscalaire³² », à l'instar de la monographie de Nouakchott proposée par Armelle Choplin dans laquelle la ville est le « miroir » des mutations que connaît la Mauritanie³³. La monographie de Lalibela présentée dans cet ouvrage s'inspire ainsi des réflexions d'Arjun Appadurai sur l'ethnographie contemporaine :

« Davantage de gens, dans de plus nombreuses parties du monde, peuvent envisager un éventail de vies plus large que jamais. [...] Qu'est-ce que cela implique pour l'ethnographie ? Que les ethnographes ne peuvent plus se contenter de la chair et du contenu qu'ils apportent au local et au particulier. Ils ne peuvent plus supposer qu'en approchant le local, ils approchent quelque chose de plus élémentaire, de plus contingent et, par là, de plus réel que la vie perçue dans une perspective à plus grande échelle. Car ce qui est réel à propos des vies ordinaires est à présent réel de diverses façons [...]. Car le nouveau pouvoir de l'imagination dans la fabrication des vies sociales est fatalement lié aux images, aux idées et aux opportunités venues d'ailleurs »³⁴.

Arjun Appadurai met ici en évidence la nécessité de regarder au-delà du local pour comprendre les « vies » qui se déroulent dans les espaces du monde contemporain. Cette recherche a donc pour objet une petite ville éthiopienne et du monde. Cette étude qualitative d'une petite ville patrimoniale et touristique éthiopienne tente ainsi de participer à la compréhension d'un espace local dans son articulation à des espaces national et mondial. Il ne s'agit alors pas de proposer une monographie exhaustive de

28. Houssay-Holzschuch, 2010 : 17.

29. Gervais-Lambony, 2003.

30. Spire, 2009.

31. Gervais-Lambony, 2003 : 23.

32. Stadnicki, 2010.

33. Choplin, 2009.

34. Appadurai, 2005 [1996] : 97-100.

Lalibela mais davantage d'analyser les dynamiques qui animent la petite ville à partir d'une enquête de terrain fondée sur une méthodologie résolument qualitative.

Si de nombreux commentateurs, voyageurs et acteurs du patrimoine ou du tourisme voient dans Lalibela un village imperméable au temps³⁵, nous cherchons au contraire à montrer les recompositions sociales, spatiales et politiques qui ont cours dans une ville éthiopienne expérimentant des phénomènes « d'internationalisation », c'est-à-dire « la circulation, [...], d'individus, de savoirs, de modèles [...], de normes spatiales, d'images [...] parfois plus reliés au monde [...] qu'à l'environnement proche³⁶ ». Il s'agit alors d'identifier les transformations d'une ville qui participe à la mondialisation en tant que « processus par lequel un espace d'échelle mondiale devient pertinent³⁷ ».

Aussi, nous faisons l'hypothèse que l'« internationalisation » de Lalibela ne disqualifie pas les pratiques intrinsèquement éthiopiennes du pouvoir et le poids du *māngist*, cette entité qui réunit l'État, le gouvernement et le Parti³⁸, dans ses formes centrales, décentralisées et déconcentrées³⁹. On envisage également que cette permanence autoritaire repose à Lalibela sur une administration ecclésiastique locale puissante. En connaissance du contexte de « situation thermidorienne⁴⁰ » qu'expérimente aujourd'hui l'Éthiopie, il s'agit donc de voir comment, à Lalibela, la « résilience autoritaire » se traduit par un lourd « poids de l'État⁴¹ » qui encadre la vie quotidienne tandis que l'afflux d'une nébuleuse internationale, composée de modèles et de références internationales, d'individus étrangers et d'institutions internationales révèle l'adaptation au contexte de globalisation.

L'étude entreprise à Lalibela questionne les recompositions spatiales, sociales et politiques qui se jouent dans les usages locaux de la tension entre permanence du « poids de l'État » et ouverture au monde. Elle cherche à mettre en évidence les dynamiques spatiales et les transformations sociales que connaît aujourd'hui une petite ville de l'Éthiopie contemporaine amarrée au monde. On questionnera également l'existence de recompositions au sein du jeu politique local. L'ensemble de ces dynamiques est appréhendé à travers l'analyse des pratiques, discours et représentations des acteurs et des habitants de Lalibela. La monographie ouverte de cet espace complexe, « au carrefour⁴² » de l'Éthiopie et du monde, ambitionne ainsi de contribuer à la connaissance d'une Éthiopie contemporaine ouverte au monde.

35. Cf. Osmond, 2009 ; Pavan, 2009 ; Lepidi, 2011, par exemple.

36. Deboulet, Roulleau-Berger, Berry-Chikhaoui, 2007 : 12.

37. Lévy, 2008 : 110.

38. Tronvoll, Vaughan, 2003 ; Lefort, 2007.

39. Planel, 2007.

40. Bayart, 2008.

41. Gallais, 1989.

42. Choplin, 2009.

Notre propos s'appuie sur une analyse de la société de Lalibela et des acteurs qui mettent en œuvre et relaient des projets et des politiques dans l'espace local. L'espace envisagé est celui « des acteurs producteurs de l'espace géographique⁴³ ». L'acteur est une personne ou une réalité plus large, c'est-à-dire un acteur collectif ou institutionnel, qui agit. Les acteurs, individus, groupes et entités, disposent de compétences intentionnelles et stratégiques. Ils sont porteurs d'un discours et « influencés par les temporalités et les contextes de leur action⁴⁴ ». L'acteur ne peut en effet être conçu qu'en interaction avec d'autres acteurs. Aux côtés des acteurs dotés de « qualité particulière⁴⁵ », les habitants « ordinaires » sont ici appréhendés, à la suite de très nombreux travaux en sciences sociales, comme des individus capables de mettre en œuvre des tactiques⁴⁶, d'élaborer des stratégies⁴⁷ et/ou de résister⁴⁸ face aux politiques publiques et aux évolutions de la situation politique et économique. Comme l'a mis en évidence Michel de Certeau, les habitants sont en effet à même de mettre en œuvre des tactiques, c'est-à-dire ces manières de « faire avec » en profitant des « occasions » mais aussi, dans certains cas, des stratégies, c'est-à-dire le « calcul (ou [...] manipulation) des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir [...] est isolable »⁴⁹.

Habitants et acteurs sont questionnés à travers leurs discours, leurs pratiques et leurs représentations. Les mots sur l'espace, ce qu'il devrait être ou ce qu'il sera éclairent les recompositions de l'espace conçu, perçu et vécu. Les discours des habitants et des autres acteurs sont ici reconnus dans leur contribution à « la construction des espaces perçus, vécus, conçus⁵⁰ ». On considère en effet que le discours participe au façonnement et à la configuration des choses. Si les discours s'inscrivent dans différentes matérialités, qui dépendent de contraintes techniques ou de pratiques culturelles particulières, ils sont cependant tous des objets d'analyse dans la mesure où ils correspondent à une activité sociale, sont ancrés dans un contexte social et possèdent la « propriété de parler du monde⁵¹ ». Les discours analysés dans cet ouvrage ont été récoltés au cours d'entretiens réalisés auprès des habitants de Lalibela mais aussi sur les sites internet ou dans les textes de projet de certains acteurs. Ils sont à la fois écrits et oraux. Ces discours renseignent tout particulièrement sur les représentations des habitants et des acteurs, mais aussi sur leurs pratiques. La pratique est un « passage à l'acte⁵² ». S'intéresser aux « pratiques

43. Di Méo, Buléon, 2005 : 29.

44. *Ibid.* : 30.

45. *Ibid.* : 30.

46. De Certeau, 1990 [1980].

47. Dansereau, Navez-Bouchanine, 2002.

48. Giroud, 2007.

49. De Certeau, 1990 [1980] : 59, 61.

50. Mondada, 2003 : 265.

51. *Ibid.* : 264.

52. Staszak, 2003 : 742.

spatiales » des individus, revient à interroger les expressions spatiales de ces passages à l'acte. Dans le cadre de cette recherche, les représentations ont été analysées en même temps que les pratiques. Ainsi, ce travail s'ancre dans une géographie culturelle et sociale française qui affirme « qu'on ne peut comprendre les pratiques d'un sujet ou d'un groupe sans s'attacher au sens que ceux-ci leur donnent, et sans prendre en compte l'ensemble des valeurs culturelles et sociales qui les guident⁵³ ». Ce que disent, ce que se représentent et ce que font les citoyens et acteurs de et dans l'espace constituent ainsi une partie importante du matériau récolté au cours du travail de thèse.

Paysage et temporalités sont également des outils mobilisés en certains points de l'analyse des recompositions spatiales à l'œuvre à Lalibela. Le paysage est entendu comme une construction politique, une « forme d'idéologie⁵⁴ » et le terrain d'expression des pouvoirs⁵⁵. Selon Sharon Zukin, le paysage « renvoie à un ensemble de pratiques matérielles et sociales et à leur représentation symbolique. Dans un sens étroit, le paysage représente l'architecture des relations de classe sociale, de genre et de race imposées par des institutions puissantes. Dans un sens plus large, cependant, il évoque le panorama entier que nous voyons : à la fois le paysage du puissant [...] et le subordonné »⁵⁶. Le paysage est ainsi à la fois « symbolique et matériel⁵⁷ ». L'analyse des recompositions spatiales, associées à des recompositions sociales et politiques, nécessite également une attention aux temporalités du changement. En effet, « le temps social est éclaté en mille temporalités diverses, enchevêtrées entre elles, et même en conflit les unes avec les autres »⁵⁸. Chaque activité, groupe d'acteurs ou habitant participe à la production de l'espace selon ses temps et ses rythmes, c'est-à-dire selon « son champ temporel particulier⁵⁹ ». Cette recherche est attentive aux différentes temporalités du changement mais aussi aux moments particuliers, moments de crise ou de fête, au cœur desquels les transformations de l'espace social sont particulièrement visibles.

Les acteurs se positionnent les uns par rapport aux autres, entretiennent des relations au sein desquelles circule le pouvoir. À la suite des travaux de Michel Foucault et, en géographie politique, de Claude Raffestin, on peut en effet considérer que le pouvoir « est présent dans chaque relation, au détour de chaque action »⁶⁰. Ainsi, par pouvoir, il faudrait comprendre « la multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où

53. Staszak, 2003 : 741.

54. Mitchell, 2000 : 100. Dans cet ouvrage, toutes les traductions de texte écrit sont de l'auteur (sauf mention contraire). Par souci de lisibilité, on propose la version traduite en français dans le corps du texte.

55. Zukin, 1991.

56. *Ibid.* : 16.

57. *Ibid.* : 16.

58. Chesneaux, 1997.

59. *Ibid.*

60. Raffestin, 1980 : 45.

ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation »⁶¹. Dans cette perspective, le pouvoir ne s'acquiert ni ne se détient. Alors, « toute relation est le lieu de surgissement du pouvoir et cela fonde la multidimensionnalité du pouvoir »⁶². Les relations entre les acteurs de l'espace social peuvent être envisagées comme des relations de pouvoir qui participent aux dynamiques spatiales. Michel Foucault préconise quelques « précautions de méthode » pour analyser le pouvoir⁶³. Il précise ainsi notamment que le pouvoir doit être appréhendé « au ras de la procédure d'assujettissement, ou dans ces processus continus et ininterrompus qui assujettissent les corps, dirigent les gestes, régissent les comportements »⁶⁴. Il explique également qu'il ne faut pas « prendre le pouvoir comme un phénomène de domination massif et homogène – domination d'un individu sur les autres, d'un groupe sur les autres, d'une classe sur les autres – ; bien avoir à l'esprit que le pouvoir, sauf à le considérer de très haut et de très loin, n'est pas quelque chose qui se partage entre ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas et le subissent »⁶⁵. Au contraire, « le pouvoir [...] doit être analysé comme quelque chose qui circule, [...] fonctionne »⁶⁶. Ces « précautions de méthode » ont influencé l'analyse du jeu d'acteurs envisagée dans cette recherche. En ce sens, on a essayé d'être attentif aussi bien « aux structurations descendantes de l'État⁶⁷ » éthiopien ou des acteurs internationaux qu'aux circulations horizontales du pouvoir, à ses constructions locales. Les « mots du pouvoir⁶⁸ », c'est-à-dire la manière dont le pouvoir fonctionne à travers des discours et transforme le triple espace conçu, vécu et perçu, ont aussi été analysés.

Enfin, l'échelle est un concept qui permet de questionner l'espace « au-delà de ses dimensions locales⁶⁹ ». Sans chercher à identifier l'ensemble des dynamiques scalaires qui participent à l'organisation verticale de l'espace de Lalibela, on a été attentif aux processus de « structuration scalaire⁷⁰ » de l'espace, c'est-à-dire de hiérarchisation de l'espace, qui étaient donnés à voir au sein des programmes ou des événements analysés. L'échelle est donc ici entendue comme un « construit social⁷¹ » qui participe à la structuration hiérarchisée de l'espace et correspond à l'ordonnement vertical des réalités sociales⁷². En tant que construit social,

61. Foucault, 1994 [1976] : 121-122.

62. Raffestin, 1980 : 46.

63. Foucault, 1997 [1976].

64. *Ibid.* : 26.

65. *Ibid.* : 26.

66. *Ibid.* : 26.

67. Planel, 2012a.

68. Rist, 2002a.

69. Bertrand, Dubresson, 1997 : 12.

70. Brenner, 2001.

71. Smith, 1992 ; Delaney, Leitner, 1997 ; Marston, 2000 ; Brenner, 2001.

72. Collinge, 1999. Si la notion d'échelle n'est pas propre aux sciences de l'espace (Lévy, 2003b : 284), elle est très mobilisée par les géographes, enclins à analyser un phénomène à plusieurs niveaux selon l'idée que ce qui semble évident à l'un ne l'est peut-

toute échelle spatiale est le résultat de luttes de pouvoir entre individus et entre groupes sociaux. Les échelles, ou plus précisément les « structururations scalaires de l'espace social⁷³ » sont des processus qui correspondent aux « relations de hiérarchisation et de rehiérarchisation parmi des unités spatiales verticalement différenciées⁷⁴ ». Les acceptions récentes du concept d'échelle permettent ainsi d'appréhender les hiérarchies qui se dessinent et se redessinent dans et entre les espaces et de renouveler l'approche des dynamiques spatiales dans le monde contemporain. En s'intéressant aux phénomènes de structururations scalaires, les géographes ont ainsi identifié plus particulièrement des processus de *rescaling*, ou changement d'échelle, et des *politics of scale*, c'est-à-dire des politiques d'échelle. À propos de *rescaling*, Erik Swingedouw explique que « les échelles spatiales ne sont jamais fixées mais sont perpétuellement redéfinies, contestées et restructurées⁷⁵ » et que « l'émergence de nouvelles échelles territoriales de gouvernance et la redéfinition des échelles existantes (comme l'État-nation) changent la régulation et l'organisation des relations de pouvoir sociales, politiques et économiques⁷⁶ ». Dans cette perspective, la *glocalisation* est définie comme la restructuration du niveau institutionnel depuis l'échelle nationale vers, à la fois, les échelles supranationales, ou globales et les échelles locales, ou régionales et urbaines⁷⁷. Les stratégies de localisation, établies à l'échelle internationale, des activités économiques et du capital financier participent également de ce phénomène de *glocalisation*⁷⁸, qui se traduit par une relation renforcée entre certains espaces locaux et le monde. Le *political rescaling* est à la fois une notion utilisée par les géographes et un outil mobilisé par les acteurs politiques, et notamment par les États, acteurs de leur transformation néolibérale à travers la promotion d'échelles régionale et urbaine, au détriment d'une unique échelle nationale de régulation⁷⁹.

Les *politics of scales* ont été particulièrement analysées à travers la « production d'échelles⁸⁰ ». Il s'agit alors de comprendre comment les acteurs sociaux s'organisent et se réorganisent « d'une résolution spatiale

être pas à l'autre (Lévy, 2003b; Herod, Wright, 2002). Cependant, polysémique, l'échelle est tour à tour utilisée comme un outil et un concept de la géographie, les sens du mot différant en fonction des courants de la discipline qui l'emploient. En outre, l'échelle peut être analysée comme un outil de l'action politique. De façon assez classique, l'échelle géographique renvoie en effet « à la hiérarchie imbriquée des espaces limités de différente taille comme le local, le régional, le national et le global » (Delaney, Leitner, 1997: 93). Depuis les années 1990, les sciences sociales anglophones, principalement la géographie et la sociologie, ont fortement contribué au renouvellement et à l'enrichissement du concept d'échelle.

73. Brenner, 2001: 603.

74. *Ibid.*

75. Swingedouw, 2004: 33.

76. *Ibid.*: 26.

77. *Ibid.*

78. *Ibid.*; Pecqueur, 2007.

79. Brenner, 2004.

80. Harvey, 2010.

à une autre⁸¹ ». Certains chercheurs se sont particulièrement intéressés aux sauts d'échelles réalisés par des acteurs qui établissent leurs stratégies spatiales en allant tour à tour vers le global, le local ou encore le national⁸². D'autres soulignent alors le risque de considérer abusivement, par une telle analyse, les échelles comme des données et pas suffisamment comme des construits sociaux⁸³. Retenons cependant qu'un grand intérêt a été porté aux positionnements et stratégies scalaires mobilisées par les groupes dominants et par les groupes dominés. Il a ainsi été suggéré que le pouvoir social des acteurs dépendait de l'échelle ou du niveau spatial auxquels ces derniers opéraient. Par conséquent, le succès des stratégies politiques ou sociales des acteurs dépend de la manière dont l'échelle géographique est mobilisée, comme un outil, par ces acteurs⁸⁴. Enfin, si l'échelle est un construit social, elle n'en demeure pas moins riche de spatialité⁸⁵, comme le suggère John Agnew en définissant l'échelle comme « le niveau de résolution géographique auquel un phénomène donné est pensé, acté, ou étudié⁸⁶ ».

De manière plus générale, la réflexion est guidée par un questionnement de l'espace local de Lalibela à travers les relations de pouvoir qui se nouent entre les acteurs dans l'espace hiérarchisé. Les politiques conduites localement sont élaborées à différents niveaux de décision et résultent de la circulation du pouvoir entre des échelles en permanentes constructions et reconstructions. Le concept d'échelle est ici utilisé pour interroger les réalités de « l'internationalisation de Lalibela », c'est-à-dire de la participation de la petite ville à la mondialisation. L'attention portée aux échelles a alors permis de saisir « le poids de l'État » au cœur du processus d'internationalisation et d'envisager les recompositions spatiales, sociales et politiques à Lalibela dans toute leur complexité.

Ces différents outils conceptuels ont permis l'élaboration progressive d'un terrain réalisé presque exclusivement à Lalibela, dans le cadre d'une thèse de géographie⁸⁷. Le terrain « est un espace-temps défini par le chercheur lui-même »⁸⁸. Surtout, le terrain, « c'est d'abord un ensemble de relations personnelles⁸⁹ » entre le chercheur et les gens qu'il observe et écoute. Il est donc important de s'intéresser à l'image qui peut se créer autour de la présence, dans une petite ville patrimoniale et touristique, d'un individu venu « chercher », non pas dans la pierre et sur les plafonds peints des églises, mais dans les rues et les maisons, auprès des habitants. Le « désir d'invisibilité » du chercheur sur le terrain, qui ne veut pas

81. Herod, Wright, 2002 : 10.

82. Swyngedouw, 2004.

83. Collinge, 2005 ; Moore, 2008.

84. Swyngedouw, 2004.

85. Planel, Jaglin, 2014.

86. Agnew, 1997, cité par Planel, Jaglin, 2014.

87. L'élaboration du terrain de thèse est largement explicitée dans cette dernière. Cf. Bridonneau, 2013.

88. Collignon, 2010 : 74.

89. Agier, 2004 : 35.

« perturber les situations qu'il observe » le pousse à mettre en œuvre toute une série d'arrangements et de bricolages pour que sa présence, d'étrangère devienne « presque familière »⁹⁰. « Presque » car cette intégration n'est jamais parfaite ni complète. À Lalibela, l'étranger est d'abord appréhendé comme un *farendj*. Dans le récit de son « retour vers l'Abyssinie », un journaliste définit le *farendj* comme le mot utilisé dans la Corne de l'Afrique pour désigner le Blanc⁹¹. Lorsqu'on demande aux habitants de Lalibela de définir ce terme, beaucoup répondent en effet que le *farendj* est une personne, étrangère et blanche. Certains affirment aussi que c'était une personne disposée à aider les pauvres. À Lalibela, les *farendj* sont le plus souvent des touristes. L'évolution du statut d'un étranger dans les espaces publics de Lalibela semble, avant tout, être question d'interconnaissance. Il s'agit d'être connu, ou pas, mais aussi d'être vu avec des gens de Lalibela, c'est-à-dire des gens connus, ou pas. En dépit d'une présence plus familière au fur et à mesure que le terrain progresse, il semble impossible de dépasser son statut de *farendj*. Loin de l'invisibilité espérée, on se retrouve toujours, au contraire, dans une situation d'hypervisibilité inconfortable, au cœur de « l'inconfort du terrain⁹² ». En fait, être une jeune chercheuse étrangère à Lalibela exige d'accepter cette situation et les interactions qui lui sont associées. Par exemple, les échanges entre jeunes hommes et *farendj* qui ont lieu dans l'espace public et auxquels on est amené à prendre part, permettent d'appréhender les stratégies de nombreux adolescents pour approcher les visiteurs et en obtenir de l'argent ou des « sponsors ».

De même, si ne pas bien maîtriser la langue parlée localement est d'abord un indéniable handicap, cela peut aussi être envisagé de manière constructive. En effet, si l'anglais permet d'échanger facilement avec des interlocuteurs disposant de ce même outil linguistique (guides, hommes d'affaires, une grande partie des employés de bureaux, etc.), des rudiments d'amharique ne suffisent en revanche pas pour avoir directement accès à la parole de tous les autres habitants. Il est alors nécessaire d'accepter et d'assumer la participation d'un tiers au travail de terrain. Entre les habitants et soi, il y aura un interprète. Le rôle d'intermédiaire peut s'étendre au-delà de la traduction. Les trois personnes qui ont accompagné les entretiens réalisés pendant la thèse travaillaient tous à Lalibela. Ils ont contribué à l'analyse en décryptant, dans les paroles des habitants enquêtés, les références et allusions propres à des contextes personnels, sociaux, culturels ou politiques. Par leur connaissance fine de leur propre société, ils ont été des passeurs, proposant des clés de compréhension et des pistes d'analyse essentielles.

Les imprévus qui invitent le chercheur à continuellement réorienter ses pratiques peuvent être appréhendés de la même manière. Selon Michel de Certeau, « éliminer l'imprévu ou l'expulser du calcul comme un accident

90. Agier, 2004 : 40-41.

91. Guillebaud, Depardon, 1996.

92. De La Soudière, 1988.

illégitime et casseur de rationalité, c'est interdire la possibilité d'une pratique vivante et "mythique" de la ville »⁹³. L'espace qu'on étudie ne se fige pas le temps d'un travail de terrain, surtout si ce dernier s'étend sur plusieurs années. Au contraire, ses formes évoluent en fonction des moments de la journée, de la semaine, de la saison ou de l'année durant lequel on l'observe. En outre, des événements surviennent en dehors des rythmes connus, extérieurs aux récurrences inscrites dans les temporalités quotidiennes ou dans le calendrier. Face à l'ensemble des politiques et projets qui sont mis en œuvre au fur et à mesure du terrain, les grilles d'entretien préparées deviennent caduques et le regard doit se déplacer pour continuer à se poser au bon endroit. En focalisant une grande partie du travail de terrain sur le suivi d'un processus de *resettlement*, on a en partie mis de côté l'approche ethnographique des pratiques quotidiennes des habitants de Lalibela qui était prévue au profit d'une étude des « pratiques de crise »⁹⁴. Ce programme de déplacement et de réinstallation de quelques centaines d'habitants semblait en effet être un moment particulier de constitution d'un jeu d'acteurs complexe mais aussi un temps de positionnement privilégié des citoyens, voire de cristallisation identitaire. À la suite de Marcel Roncayolo, il s'agissait, « au-delà de la quotidienneté, [d']envisager une étude des pratiques dans les périodes plus exceptionnelles, celles où l'État, les concepteurs, les propriétaires, les usagers s'affrontent »⁹⁵. Les périodes d'expropriation, de déguerpissement, de rénovation ou de réhabilitation sont des périodes de crise que le chercheur a tout intérêt à saisir et à analyser lorsqu'elles se présentent à son regard.

Ce terrain, discontinu dans le temps et maintes fois recomposées, a permis la conduite d'entretiens auprès de deux cents personnes environ et la réalisation d'un travail d'observation participante. Il serait dommage d'appréhender l'observation comme une activité que le chercheur met en œuvre pour voir et entendre son terrain sans qu'il n'entre dans l'échange et l'interaction. Selon cet *a priori*, le chercheur devrait rester en retrait pour observer les scènes de la vie quotidienne ou les transformations paysagères. Si un tel travail peut générer un matériau riche, tout particulièrement si on utilise la photographie, le travail d'observation a d'autant plus d'intérêt qu'il fait naître des échanges. Marcher dans Lalibela, c'était surtout créer des conditions propices à l'échange. Souvent, ce sont les enfants et les adolescents qui s'adressent en premier lieu à l'étranger. Avec ces jeunes à la recherche d'une interaction avec un *farendj* de passage, on peut aisément discuter du tourisme et des touristes à Lalibela, mais aussi de leurs projets d'avenir, de leurs résultats scolaires ou de football. C'est également de nos familles, de nos pays et de nos professions que nous parlions car il faut accepter de parler de soi pour qu'il y ait un échange, une compréhension mutuelle nécessaire à ce travail d'observation. Élaborer un terrain à Lalibela et s'intéresser à ses espaces imposent de s'y

93. De Certeau, 1990 [1980]: 296.

94. Roncayolo, 2002: 181.

95. *Ibid.*

installer pour un temps. Le lieu du terrain et le lieu où l'on vit temporairement se confondent. Dans ce contexte, toutes les rencontres et expériences de la vie quotidienne deviennent des éléments de compréhension ou au moins des pistes de réflexions. Afin d'écouter d'autres habitants de Lalibela, ceux qui ne parlent pas anglais et pratiquent peu les espaces publics, mais aussi pour préciser un objet de recherche que les observations n'en finissaient pas d'étendre à de nouvelles questions et à de nouveaux quartiers, les entretiens sont indispensables.

Le travail d'entretiens entrepris à Lalibela a pris des formes multiples. Les questions posées ont largement évolué en fonction des événements et des moments cruciaux identifiés dans ce terrain. Sur les quelques deux cents entretiens réalisés à Lalibela, plus de cent ont été effectués auprès d'habitants ayant fait ou devant faire l'expérience d'un programme de déplacement contraint. Les lieux de ce *resettlement* figurent au cœur de cette enquête, qu'il s'agisse des abords des églises ou des zones de réinstallation, c'est-à-dire des espaces de départ ou des espaces d'arrivée. Face à la pluralité des temps et des espaces du *resettlement*, les situations dans lesquelles ont été réalisés les entretiens ont varié. Certains habitants ont été enquêtés avant leur départ, d'autres après, ou encore avant et après. Associés à cette enquête auprès des habitants concernés par le *resettlement*, des entretiens avec des acteurs publics participant à la réalisation de ce projet ont été conduits. Parallèlement, plusieurs séries d'entretiens ont été menées dans la perspective d'une compréhension plus générale de Lalibela. Pour ce faire, les églises rupestres patrimonialisées ont été envisagées comme premier lieu structurant et organisant l'espace de Lalibela. On a ainsi mené des entretiens avec des habitants et des fidèles à propos de leurs pratiques et représentations des églises, dans la vie quotidienne et au moment du pèlerinage de Noël. En outre, des enquêtes ont été réalisées auprès d'entrepreneurs, d'acteurs publics, de clercs, de commerçants ou de guides afin d'appréhender les acteurs et les rapports de force associés aux processus de patrimonialisation et au développement de l'activité touristique. Enfin, pour envisager l'hybridité d'une petite ville ancrée dans la campagne du Lasta, on a interrogé les marges rurales de Lalibela en conduisant plusieurs entretiens auprès d'habitants des villages et hameaux alentours mais aussi, lors du marché hebdomadaire, auprès des commerçants et des paysans.

Lorsqu'il construit un terrain, le chercheur avance à tâtons, pose des questions maladroites, n'en pose pas d'autres, qui apparaîtront essentielles *a posteriori*. Quoiqu'il en soit, le terrain réalisé a permis la construction de la réflexion proposée dans cet ouvrage, à savoir une analyse des recompositions spatiales, sociales et politiques en cours à Lalibela.

Cet ouvrage est construit de manière à proposer une réflexion actuelle sur la transformation des espaces locaux d'Éthiopie, aujourd'hui pris dans des mouvements accélérés de mondialisation. Au-delà de la monographie d'une petite ville d'Éthiopie et du Patrimoine mondial, il s'agit d'analyser les bouleversements qu'expérimentent ces espaces longtemps restés à

l'écart des circulations internationales. Dans cette perspective, une approche de Lalibela à partir de ses dimensions urbaine, patrimoniale, touristique et sacrée est d'abord proposée. La circonscription de l'espace social de Lalibela permet dans un deuxième temps d'envisager les moteurs des recompositions spatiales, sociales et politiques. En recentrant ensuite le propos sur un programme de déplacement forcé, donnant lieu à des pratiques particulières, on dispose d'un moyen privilégié d'identifier des rapports sociaux et de pouvoir. Afin de construire le *resettlement* comme un observatoire des transformations de l'espace, le projet est alors présenté dans ses ancrages local, éthiopien et global. On propose ensuite une analyse de la construction du corpus argumentaire légitimant le *resettlement* et des premières étapes de sa mise en œuvre. Cette réflexion est finalement élargie à d'autres temps et espaces de Lalibela. Elle interroge ainsi les poids de la puissance publique et de l'Église comme des signes de la persistance de pratiques éthiopiennes du pouvoir fondées sur l'autorité des institutions encadrant la société locale. Elle s'achève par l'analyse des phénomènes d'internationalisation à Lalibela, à la fois tels qu'ils sont initiés par certains acteurs et certaines politiques, mais aussi dans leurs appropriations locales.

1

Lalibela, une petite ville... du Patrimoine mondial

« Perché à 2 700 mètres d'altitude, le village de Lalibela est composé de *toukouls*, ces cases rondes traditionnelles coiffées de toits de chaume. Nous sommes dans un des monastères les plus anciens de l'Église orthodoxe éthiopienne. Taillées dans le tuf rose au XIII^e siècle [...], ses églises souterraines continuent d'accueillir de nombreux fidèles pour les fêtes du calendrier liturgique guèze (la variante éthiopienne du rite copte). La foule qui, à l'heure de la messe, envahit les souterrains reliant les églises aux places du village fait songer à celle qui se pressait dans les catacombes aux premiers siècles du christianisme »¹. Cette citation, extraite d'un livre de photographies consacré au Nil, est reprise dans un petit ouvrage compilant des récits relatifs à « l'Abyssinie »². Ayant fait un détour par Lalibela, le photographe propose ici une description dans laquelle il n'est pas question de ville mais de village et de « cases rondes traditionnelles ». Pourtant, la majeure partie du bâti de Lalibela est aujourd'hui constituée de maisons rectangulaires à toit de tôle. La dimension sacrée de l'espace est mobilisée pour renvoyer Lalibela à des temps anciens. Telle qu'elle est ainsi sélectionnée et présentée, Lalibela n'aurait rien d'une petite ville ordinaire d'Éthiopie.

Pourtant, la localité compte officiellement un peu plus de 17 000 habitants³ et le développement urbain y est une réalité contemporaine. L'émergence de la ville est liée à la présence d'un complexe d'églises rupestres, objet sacré pour les Chrétiens de l'Église orthodoxe *tewahedo*⁴ d'Éthiopie, site inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco et visité par quelques dizaines de milliers de touristes internationaux par an. Ces différentes composantes génèrent des discours et des représentations multiples sur Lalibela mais aussi des politiques d'aménagement particulières.

1. Pavan, 2009 : 118.

2. Savin, 2009.

3. D'après le dernier recensement national réalisé, la population urbaine de Lalibela s'élève à 17 367 individus (CSA, 2007a).

4. Le terme *tewahedo* a été utilisé par l'Église éthiopienne pour se définir sur le plan christologique : il renvoie à la notion d'« union » des natures du Christ (Ancel, Fiquet, 2007 : 186).

Lalibela, ville ou « village » ?

Les tensions et les contradictions qui existent dans la production de l'espace de Lalibela, entre la production d'une « petite ville d'Éthiopie » et celle d'un « village traditionnel » permettent d'envisager les différents « moments » de l'espace théorisés par Henri Lefebvre, à savoir le perçu, le conçu et le vécu. En effet, la relation entre les trois temps de l'espace réside dans le fait que la « pratique spatiale, les représentations de l'espace et les espaces de représentations interviennent différemment dans la production de l'espace »⁵. Certains journalistes, experts en patrimoine ou acteurs du tourisme, tendent à concevoir le « village » de Lalibela⁶ tandis que les urbanistes y planifient l'aménagement d'un espace urbain⁷. Petite ville intensément en contact avec le monde rural, Lalibela est, en outre, un espace patrimonialisé et touristique. En cela, elle est l'objet de discours fondés sur la recherche d'authenticité et d'exotisme, valeurs exigées d'un bien patrimonialisé à valoriser touristiquement.

Lalibela, une petite ville de l'Éthiopie contemporaine

Le contexte urbain éthiopien se caractérise d'abord par la persistance d'une faible urbanisation et par la domination de la population rurale, qui représente encore près de 85 % de la population totale. À cette situation, ont longtemps été associées des formes urbaines balbutiantes, qu'Alain Gascon décrit comme « un alignement de maisons quadrangulaires aux toits de tôle, aux murs de torchis de guingois, avec quelques échoppes et bars » et qu'il hésite à qualifier de villes⁸. Aujourd'hui, les villes d'Éthiopie, au moins la capitale et les villes secondaires, font l'objet d'ambitieuses politiques de rénovation du tissu urbain, de développement des infrastructures mais aussi de réformes de gestion. On observe ainsi l'élimination des quartiers bas socialement mixtes et l'érection d'une ville haute, composée de tours de verre et de béton destinées à accueillir les commerces et bureaux d'une économie modernisée. Des programmes publics de construction de vastes complexes de logements collectifs, les « *condominiums* », sont construits au détriment des « *slums* » progressivement éliminés des villes⁹. Les politiques publiques urbaines révèlent la place désormais accordée aux villes dans un pays qui se veut ouvert aux modèles globalisés de gouvernance. L'État éthiopien est ainsi engagé dans des partenariats avec les bailleurs de fonds pour favoriser un meilleur gouver-

5. Lefebvre, 2000, [1974] : 57.

6. Cf. Sopova, 2008 ; Pavan, 2009 ; Lepidi, 2011, par exemple.

7. Wub Consult, 2010a.

8. Gascon, 1999 : 152.

9. Cf. Elias Yitbarek Alemayehu, 2008 ; Bosredon *et al.*, 2012.